

Il parlait peu l'italien...
mais il resta italien

| Martine Storti |



Histoire singulière, et cependant commune, d'un émigré qui ne reniait rien mais qui, par la force des choses, regardait vers l'avant. L'italianité non affichée ni revendiquée, mais présente comme un horizon supplémentaire qui est une jouissance et une richesse.

À Calais, dans le nord de la France, quand on leur demande pourquoi ils veulent aller en Angleterre, ils répondent, « on connaît quelqu'un là-bas », donnant même des précisions, « je vais retrouver mon oncle », pour d'autres c'est un frère, un père, un cousin. Oui, ces types – parfois il y a aussi des femmes, jeunes et moins jeunes – venus des pays qu'on dit « du Sud » même s'ils sont à l'Est, font cette réponse à ceux qui leur demandent pourquoi ils tiennent tant à aller en Angleterre, pourquoi ils sont prêts à prendre tant de risques, y compris celui de la mort.

C'est en les entendant répondre ainsi, un jour que moi aussi j'étais à Calais à parler avec eux, que je me suis demandé si mon père, lorsqu'il est entré en France, au début des années trente, a dû répéter : « J'ai de la famille là-bas » ? Est-ce qu'un jour, il a dû répondre à quelqu'un – des douaniers ? des gendarmes ? des policiers ? – « J'ai de la famille là-bas », précisant même « J'ai une sœur, un beau-frère, une nièce » ? Est-ce qu'il a dû se justifier de vouloir quitter l'Italie et entrer en France ?

Je ne saurais le dire parce que, de l'arrivée de mon père en France, de la manière exacte dont elle s'est passée, j'ignore à peu près tout. Quand il pouvait encore le faire, je ne lui ai jamais demandé de me la raconter, cette arrivée. C'est ainsi, quand il aurait pu répondre, je ne l'ai jamais questionné, pas le temps, la tête ailleurs, trop prise dans ma propre vie, pas assez curieuse de la sienne, en tout cas pas de cette arrivée en France, au début des années trente.

Et lui, de son côté, ne racontait jamais. Il ne parlait pas du passé, en tout cas pas de sa vie avant son arrivée en France. Pas plus qu'il ne parlait de l'Italie. C'est ainsi. Encore aujourd'hui je ne saurais dire pourquoi. Est-ce seulement parce qu'il appartenait à cette sorte d'immigrés qui considèrent qu'un étranger doit s'intégrer, s'assimiler, se fondre dans son pays d'adoption, ne pas se distinguer ? Aucune affirmation communautaire, en effet, de sa part, aucune revendication d'italianité, aucune culture d'une différence. Et même pas de contacts privilégiés avec d'autres Italiens, hormis ceux qui travaillaient dans la même usine que lui. Ainsi je n'ai jamais entendu parler, dans mon enfance, des communautés italiennes présentes dans la région parisienne, par exemple celle, pourtant importante et géographiquement proche, d'Argenteuil, commune voisine de Colombes où nous habitons.

Ou bien les « sale rital », et autre « sale macaroni », entendus pendant ses premières années françaises l'avaient-ils amené à gommer le plus possible ses origines ? J'avance cette hypothèse sans aucune certitude car je ne me souviens pas l'avoir jamais entendu émettre la moindre plainte relative à une attitude raciste de Français à son égard.

Souvenirs et silence

Mon père parlait peu de l'Italie, et parlait encore moins de la part italienne de sa vie. Sur elle, pas une anecdote, pas un récit, même bref,

◀ Le père de Martine, au milieu, dans la marine italienne, 1927.

venant du lointain de l'enfance. Et dans sa vie française, aucune trace matérielle de sa vie d'avant la France. Comme si un rideau avait été tiré, comme si ces années n'avaient pas existé. Songeait-il, parfois, à son pays d'origine ? Avait-il la nostalgie de lieux, de couleurs, d'odeurs, de parfums ? Se souvenait-il d'un dimanche de fête à Sarzane (province de La Spezia, Ligurie), la bourgade des débuts de sa vie ? Ou bien d'un jour d'été tout près de là, à Fiumaretta, bains de mer, pique-nique sur la plage, la famille rassemblée, enfants, parents, grands-parents, amis ? Dans sa vie française, pour ainsi dire, aucune trace matérielle de sa vie d'avant la France. Du côté de ma mère, française, me viennent des objets, vase, verre, assiette, cadre, bijou, qui ont appartenu à ses parents, donc à mes grands-parents, ou à une tante, un oncle, des objets qui, ayant traversé le temps, témoignent d'un enracinement, d'une continuité, d'une transmission. Rien, du côté de mon père, qui renvoie à son enfance, à sa jeunesse, aux lieux qui l'ont vu naître au monde, aux êtres en compagnie desquels ils vivaient alors. Rien qui fasse signe avec un temps antérieur à ma naissance, rien qui ne me soit pas contemporain. Et cette absence du passé est, pour moi, la marque particulière de l'exil.

À la découverte de l'accent

Quant à la langue, sa langue maternelle à lui qui est pour moi une langue paternelle, il ne la parlait jamais. En tout cas pas à la maison. La langue française, il l'a apprise sur le tas, après son arrivée en banlieue parisienne, dans les rues, les bistrotts, les dancings... Cette langue d'adoption, qu'il ne sut jamais écrire, il la parlait avec un accent que j'avais oublié jusqu'à ce que je l'entende à nouveau, une vieille bande magnétique, retrouvée lors d'un déménagement, qui m'a rendu la voix de mon père, surtout qui m'a rendu son accent, un

accent assez prononcé et dont je n'avais pas le souvenir. Ses fautes de français m'étaient restées en mémoire, à jamais, elles étaient même constitutives de la représentation que j'avais de mon père, sans doute parce qu'elles m'avaient toujours touchée, par exemple sa façon de dire un *soiseau*, comme s'il n'avait jamais entendu le mot autrement qu'au pluriel, ou encore ce « paspudu » qu'il utilisait à chaque fois qu'il devait dire « pu » ou « dû », ne sachant jamais quelle était la forme correcte et usant des deux à la fois, manière d'être assuré de ne pas se tromper. Mais d'un accent, non, je n'avais pas le souvenir, et en écoutant cette bande enregistrée tant d'années auparavant, à l'émotion s'ajouta un double étonnement, celui de la conscience, je devrais dire de la découverte de cet accent, et, plus vif encore, celui de l'avoir oublié.

Italianeries

Cette Italie dont mon père parlait peu était pourtant présente. Bien plus, elle était une part de moi, une composante de ce qui me façonnait, à travers quelques *italianeries* qui, sans être nombreuses ni essentielles, l'étaient cependant assez pour que je me sente porteuse d'une différence et que j'en tire du plaisir. J'appelle *italianeries* quelques particularités ignorées à l'époque – les années 1950 – d'une famille qui n'était que française et par quoi se manifestait le fait que mon père était italien.

Des *italianeries*, donc, et je dois d'abord citer la charcuterie achetée chaque samedi, seulement mais immanquablement pour le dîner de ce soir-là, *chez l'Italien* de la rue Saint-Denis, à Colombes. Tranches *fine fine* de jambon de Parme ou de San Daniele, de *salame*, de *mortadella*, de *cacciatore*, de *felino*, dont les saveurs restent à jamais associées pour moi à une impression de légèreté, de détente, de moment où l'on s'attarde, où l'on traîne un peu, de temps que l'on a le droit de perdre,

comme nous le faisons en effet ce jour où mon père quittait un peu plus tôt l'usine et où il était moins pressé d'aller se coucher puisque, le lendemain dimanche, il pouvait se lever plus tard.

Il y avait aussi la *pastasciutta* dont il avait appris la recette à sa femme. Indigne en effet de manger des pâtes à la française, assiette de nouilles recouvertes de concentré de tomate extrait d'une boîte de conserve et de gruyère grossièrement râpé. La *pastasciutta*, c'était une autre affaire, morceaux de bœuf et de

veau, tomates, ail, oignon, branche de céleri, carottes, thym, laurier, romarin, et que « tout ça mijote au moins trois heures », mon père le répétait, « à moins de trois heures, la sauce n'aura pas de goût », délicieuse sauce qui allait se mélanger aux spaghetti. La *pastasciutta* était sur la table deux fois par semaine, le lundi et le vendredi midi, *pastasciutta* et parmesan râpé, ou plutôt

parmesan qu'il râpait, à la main, ne jamais acheter du parmesan déjà râpé, même *chez l'Italien* de la rue Saint-Denis, encore moins dans un sachet, encore moins du gruyère râpé. Voilà pourquoi il m'arrive certains jours, ceux où certaines voix se gargarisent de l'« exception » et de la supériorité de la France, de l'identifier au gruyère râpé dans un sachet et aux macaronis recouverts de concentré de tomate, alors que l'Italie s'incarne dans des *spaghetti* finement mêlés à du parmesan et à une sauce longtemps mijotée, signes de raffinement et d'élégance !

De l'art du rasage et du *Bel canto*

Les traces de l'enfance et de la composante italienne passaient sans doute, pour mon père, dans cette permanence de saveurs et de parfums, auxquels, par-delà les années et les frontières, il n'avait jamais renoncé. Pas plus qu'il n'avait abandonné son goût du *bel canto*, qui a toujours, en Italie, dépassé les frontières des classes sociales, ce qui n'était pas le cas de la France des années cinquante. Bien qu'ayant quitté tôt l'école, bien que venant d'une

famille très modeste, bien qu'étant ouvrier, il connaissait les grands airs des œuvres de Verdi ou de Puccini, qu'il pouvait chanter – mal – en se rasant, ou plutôt en affûtant son rasoir.

Rasoir à main jusqu'à la fin de sa vie ! Même quand les rasoirs mécaniques ou électriques ont fait leur apparition, il a gardé son « coupe-chou », manche de nacre, lame d'acier

aiguisée sur un cuir, blaireau savonné dans un bol... Souvenir précis, lui en maillot de corps, une serviette jetée sur l'épaule, il appuie sur le mur de la salle de bain son cuir d'affûtage, il tient son rasoir entre le pouce et l'index, juste à l'endroit où la lame s'articule au manche, une dizaine de fois ce mouvement de va-et-vient de la lame sur le cuir, d'abord sur la face rugueuse, ensuite sur la face lisse, un va-et-vient qu'il fait en sifflotant ou bien en chantant quelques airs, les plus connus, *La donna è mobile*, le duc de Mantoue se moquant des femmes dans *Rigoletto*, ou bien Cavaradossi,

Les traces de l'enfance et de la composante italienne passaient sans doute, pour mon père, dans cette permanence de saveurs et de parfums, auxquels, par delà les années et les frontières, il n'avait jamais renoncé.

► Vacances sur le Lac de Garde, 1961.

rêvant dans sa prison du Castel Sant'Angelo, à Tosca, la femme aimée, aux étoiles qui brillent et à la terre qui embaume, *E lucevan le stelle...* En chantant ? Plutôt en braillant et rebraillant *E non ho amato mai tanto la vita !* Je n'ai jamais entendu mon père crier, sauf dans ces moments où il se prenait pour Caruso ou Mario Lanza, deux noms de ténors qui ont accompagné mon enfance.

Aller à l'Opéra, à Paris, non, pas la peine d'y songer, trop cher, mais quand mes parents purent s'offrir un pick-up, au milieu des années cinquante, soit un poste de radio surmonté d'un tourne-disques, le premier disque qu'ils achetèrent, ce fut un récital de Mario Lanza, ce qu'on appelait pas encore une *compil* d'airs d'opéras. Ce 33 tours 25 centimètres, je l'ai sous les yeux, marque « La voix de son maître », au milieu du disque, le petit chien blanc posté devant le haut-parleur d'un phono à manivelle, un microsillon qui a une cinquantaine d'années et que je peux encore écouter...

Italien jusqu'au bout

Mon père parlait peu de l'Italie. Mais il resta italien. Il ne se fit jamais naturaliser et je ne peux donner les raisons de ce refus. Paresse ? Ennui de se lancer dans la paperasserie ? Attachement à sa nationalité d'origine ? Je ne saurais le dire. Il resta donc de nationalité italienne, avec une carte de séjour à refaire tous les dix ans. Je me souviens très bien de cette obligation, tous les dix ans, la carte de séjour à redemander, attestation de domicile, attestation d'emploi, passeport, passeport italien « dont le titulaire réside en France », chaque décennie un dossier à constituer, pour renouveler le droit d'habiter et de travailler en France, parce qu'il était resté italien, sans que cette appartenance, me semble-t-il, ait à ses yeux une réelle importance.

Il parlait peu de l'Italie, mais quand il put enfin acheter une voiture, c'est là-bas que nous sommes allés. Il fallut attendre cet achat de voiture car, comme de nombreux émigrés, impossible pour mon père d'emmener sa femme et ses enfants dans son pays d'origine autrement qu'au volant d'une automobile, signe sinon de réussite, à tout le moins de l'absence d'échec.

Il y a alors ce premier voyage en Italie, nous quatre dans la voiture, les valises sur la galerie, la Traction d'occasion qui peine à franchir les cols, première étape Vérone, les retrouvailles avec l'ami Giovanni, jamais revu depuis qu'il avait décidé de repartir chez lui, au début de la guerre. Et à Vérone, possibilité de faire ce qui ne l'était pas à Paris, assister à la représentation d'un opéra de Verdi, *Aïda* en l'occurrence, les places aux Arènes moins chères qu'au Palais Garnier, et puis, dans ces années-là, un ouvrier de France gagne plus qu'un ouvrier d'Italie. Quand Matteo l'émigré s'achète un paquet de cigarettes, Giovanni, lui, comme tant d'autres Italiens, achète ses cigarettes à l'unité, vingt d'un coup, impossible, la dépense est trop grande !

Ainsi, mon enfance française respira un peu d'air italien, se fortifia de ce surcroît de couleurs, de saveurs, de traditions. L'italianité, non affichée, non revendiquée, mais présente comme un déjà-là avec lequel on existe, un horizon supplémentaire qui est une jouissance, une richesse. Ma part italienne, que j'ai toujours perçue comme s'ajoutant à ma part française, sans que celle-ci en soit diminuée, ou corrompue, ou pervertie. Peut-être est-ce cela, cette pluralité, ce rajout, ce mélange qui me fait, sans doute depuis toujours mais chaque année davantage, récuser les injonctions de pureté, les quêtes et requêtes identitaires, dès lors qu'elles se disent dans un refus de ce qui est différent, de ce qui est autre.

EN SAVOIR PLUS

Martine Storti
L'arrivée de mon père en France
Paris, Éditions Michel de Maule, 2008.

